

aux premiers rayons du matin ; sa figure habituellement sévère, s'illumina d'un éclair de gaieté ; tout en continuant à dresser ses batteries, il chanta doucement un air assez triste, ne croyant pas que Gilberte et Madeleine pensassent à l'écouter.

—Que chantez-vous donc là ? lui demanda Madeleine.

Il jeta son chapeau à ses pieds, et répondit en s'inclinant :—La chanson de *therno* (la jeunesse).

Sa sœur survint portant un violon d'une main, de l'autre un tambour de basque.

—Eh bien ! frère, à quoi passes-tu tes heures ? Ton violon ne dit plus rien, et moi je ne sais plus danser.—Après un silence :—Je vous salue, mes divines demoiselles. N'est-ce pas que Sibbecaï a tort de ne pas courir avec moi les villages de la vallée. J'ai la fureur de la danse. Voyez si j'ai le pied léger ! Un peu plus je m'envolerais comme les hirondelles.

Sarah était à ce moment dans tout son éclat ; la vie et la gaieté passaient sur sa figure comme un autre soleil ; elle avait jeté un voile de gaze sur ses cheveux bleuâtres ; son sein s'agitait vivement dans sa veste à la hussarde. Un seul ornement de mauvais goût nuisait à son costume : c'était un galon d'or qui bordait sa jupe de soie jaune à brillans ramages.

Sur les prières de Madeleine, Sibbecaï chanta, en s'accompagnant de son violon, l'air qu'il avait commencé une minute auparavant. Dès la première note, Sarah dansa sur l'herbe comme la cigale la plus vive et la plus joyeuse.

Vachtri doni kale yakha,
Myklyom mouza goubya dâ,
Kehaz goule thaikalé,
Oda mangué kampilé.

Pour tes deux yeux noirs,
J'ai laissé ma douce mère,
Car ils étaient plus doux à mon cœur,
Et ils m'ont perdu.

Ce chant, dit lentement par une voix accusée, avait un grand caractère de mélancolie et de passion. En répétant le dernier vers, Sibbecaï regarda Geneviève et baissa la tête pour essuyer une larme. Sarah, qui s'était élancée rapide et légère comme la biche sauvage, avait fini par danser avec une expression grave et triste.

Godefroy cherchait vaguement Gilberte ; pour la seconde fois il traversait le parc du perron à l'étang, sans songer à chercher la jeune fille à l'autre bout. Au bruit du violon et du tambour de basque, il prit un autre chemin ; il découvrit bientôt que Gilberte et Madeleine étaient arrêtées pour voir danser la bohémienne et entendre chanter Sibbecaï.

Tout son ressentiment contre cet homme se ranima avec violence ; il saisit la poignée de son épée et marcha vers lui d'un air altier.

Arrivé devant les deux cousines, il les salua avec beaucoup de grace ; mais, au même instant, il se tourna fièrement vers le zingaro.

—Je t'avais dit que je t'attendrais ici ?

—Me voilà, répondit le bohémien avec beaucoup de calme.

—Tu ne portes pas d'épée, je dois donc me borner à te dire que tu n'es pas un homme.

Madeleine recula d'un pas avec un mouvement de frayeur.

—Maître, dit le bohémien en sourcillant et en regardant Godefroy des pieds à la tête, vous dites que je ne suis pas un homme ; êtes-vous un gentilhomme, vous ?

—Moi !

—Non, car, si vous étiez un gentilhomme, au lieu de me reprocher de n'avoir point d'épée, vous m'en donneriez une pour me défendre.

—Qu'à cela ne tienne ! je m'en vais t'en chercher une, dit le jeune homme tout exaspéré.

—Vous êtes fou ! s'écria Gilberte en lui saisissant le bras pour l'arrêter.

Voyant la jeune fille pâle et l'œil égaré, Godefroy tenta de masquer sa colère ; il sourit, mais d'assez mauvaise grace.

—C'est, dit-il un insolent qu'il me faut châtier.

—Est-ce la peine ; murmura Madeleine, qui était très émue de cette scène un peu étrange ; c'est un sauvage ; que vous importe ce qu'il dit ?

—Un sauvage ! dit Gilberte en se récriant ; je vous déclare qu'à mes yeux ce bohémien est un homme, car il a du cœur.

Gilberte s'était efforcée pour dire ces paroles ; elle s'appuya toute chancelante au bras de sa cousine.

La voyant rougir, Godefroy lui dit avec un air de reproche :

—Comme vous prenez sa défense, Gilberte ! Il vous a montré qu'il avait du cœur ?

—Vous êtes un enfant, Godefroy ! Pourquoi cherchez-vous la guerre à ce brave homme ? Oui, il nous a montré qu'il avait du cœur. N'est-ce pas, Madeleine, qu'il chantait tout à l'heure avec passion ?

En disant ces mots, Gilberte pensait aussi que Sibbecaï s'était noblement conduit devant Godefroy.

—C'est vrai, dit Madeleine ; j'avoue qu'il m'a presque attendrie en chantant ; mais c'est assez parler de cela ; monsieur Godefroy, il n'y faut plus songer.

—Non, non, ce n'est pas fini ! s'écria Godefroy qui n'était que plus irrité par ce que Madeleine et Gilberte venait de lui dire de favorable au bohémien ; je vais de ce pas....

A ce moment, des cris de guerre retentirent jusque dans le parc. Sibbecaï, qui s'était élevé à quelques pieds de terre par la force de ses bras en saisissant une branche de tilleul, vint droit à Godefroy :

—Maître, lui dit-il avec gravité, entendez-vous ces cris farouches ? C'est la mort qui vient. Prenez garde à vous, et, si vous avez du cœur, ne tournez pas vos armes contre ceux qui ont couché sous votre toit ; ce ne sont pas ceux-là qu'il faut combattre.

—La mort qui vient ? dit Madeleine toute défaillante.

—N'écoutez donc pas ce qu'il vous raconte, dit Godefroy avec inquiétude.

—Il a dit la vérité, murmura Gilberte ; c'est la mort qui vient, je le sens bien là.

Elle appuya la main sur son cœur.

Les cris étaient de moins en moins confus ; on commençait à distinguer des refrains révolutionnaires, des menaces de feu et de sang.

—C'est fini, dit Madeleine ; je reconnais là toutes les fureurs, toutes les vengeances, tous les crimes de la révolution ; c'est Paris qui souffle le mal sur la province. Si vous voulez nous sauver tous, n'écoutez pas ce que dit cet homme ; ne songez pas un instant à vous défendre contre des lions.